

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 21/22 (1913)

Heft: 7

Artikel: Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

indifférent, accroupis sur des nattes, dégustent leur café en fumant de nombreuses cigarettes.

J'ai pu voir les forts du front Est, et c'est bien là le clou de ma visite. Après une chevauchée d'une demi-heure, nous arrivons à travers les casemates sur la crête où étaient enterrées les grosses pièces de position. Un certain nombre d'entre elles ont été déjà transportées à Tchataldja, les autres se profilent encore contre le ciel gris. Elles semblent assez mal protégées par un manteau de sacs de gravier.

Tout à l'entour et dans les tranchées, le sol est littéralement labouré par les schrapnells et les obus. Le tir de l'artillerie bulgare semble avoir été d'une précision parfaite. Les tranchées remplies de douilles et de chargeurs turcs témoignent de l'énergie de la défense. Sur le versant de la colline, les tranchées d'infanterie. A une cinquantaine de mètres de là, la fameuse zone des fils de fer barbelés qui se déroule comme un long ruban blanc devant toute la position. D'une profondeur de 5 à 6 m, elle représente un fouillis menaçant. De distance en distance, les passages taillés par les Bulgares sous le feu de l'ennemi au prix de sacrifices qui ont dû être immenses

à en juger par la multitude des petites croix blanches ou noires qui marquent la marche en avant et sur lesquelles une ligne au crayon indique le nom des soldats qui ont péri là. Dans le lointain une ligne blanche: ce sont les positions de l'artillerie de campagne bulgare.

Le spectacle de ces vastes étendues où tant de braves gens dorment de leur dernier sommeil n'est pas sans émouvoir.

Mais le soir tombe et nous tourne de nouveau vers la ville. Nous suivons ces pistes qui virent il y a quelques jours à peine la déroute des Turcs. Bientôt la silhouette de la ville nous apparaît. Avec sa grande mosquée, dans la brume du soir c'est comme un effet de mirage. Le coup d'œil est inoubliable.

Quitter Andrinople ne fut pas aussi facile que d'y entrer. Les hautes eaux avaient endommagé le pont de bois qui a remplacé en partie sur l'Arda le pont détruit par les Turcs avant la reddition de la ville.

Les trains ne quittaient plus Andrinople et c'est dans un fourgon d'un train militaire arrivé de l'autre côté du fleuve que j'ai regagné quelques jours plus tard la capitale de la Bulgarie tout heureux du reste de trouver ce moyen d'y rentrer.

D^r Pettavel.

Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie

L'article qu'on va lire a été écrit par un samaritain de la section de Neuchâtel.

Poursuivant ses études dans la Suisse romande, M. W. Bonto a quitté la Suisse peu après le début de la guerre des Balkans, désirant se rendre utile dans les hôpitaux bulgares.

La langue maternelle de l'auteur n'est pas le français — on s'en apercevra facilement — mais nous n'avons point modifié son style original, persuadés que nos lecteurs en apprécieront la

saveur quelque peu exotique. — Après six mois passés à Sofia, notre samaritain neuchâtelois est rentré sain et sauf au pays.

Note de la Rédaction.

Pourquoi en somme suis-je parti, moi qui n'ai aucun sang balkanique dans les veines? Parce que je n'aurais pas pu rester tranquille à la maison.

La même cause qui m'a déterminé à devenir samaritain, en profitant de l'excellente organisation qui sous ce rapport existe en Suisse, m'a poussé à me diriger vers le théâtre de la guerre. On peut, n'importe quand, prendre un livre d'étude dans les mains, mais le Livre de la Guerre ne s'ouvre pas à tout moment. Et puis, à quoi sert d'avoir appris théoriquement à venir en aide à ses semblables, si l'occasion d'appliquer ce qu'on a appris ne se présente que trop rarement?

Il fallait que je parte, il fallait que je parte. Mais... mes titres n'étaient guère suffisants, je ne suis pas du métier, je n'ai pas tant d'années de pratique. Considérations ne servant à rien qu'à me décourager. Robinson dans son île a bien fait tout à lui tout seul. Un officier, nommé directeur-général, a réorganisé, rénové les postes hollandaises. Quoiqu'il fut socialiste, un avocat a été, depuis le 2^e empire, le meilleur ministre de la guerre en France. Alors un samaritain de Neuchâtel, doublé d'un *stud. phil.*, ne pourrait pas soigner des blessés et des malades?

Ah, la vision de cette guerre! Plusieurs centaines de milliers d'hommes, un million peut-être, armés jusqu'aux dents, prêts à s'égorger... Même en connaissant et en approuvant les raisons du conflit, la chose en elle-même restait horrible. Heureusement l'idée qu'il y avait là aussi des hommes, sans la flamme homicide dans les yeux, accourus avec le seul désir d'aider, de soigner, de guérir si possible, me soulagea. Je voulus être de leur nombre qui serait toujours trop petit à côté de celui des combattants. J'ai donc rempli mon *Rucksack*, préparé mes bagages, écrit des lettres, fait mon testament, et tout en ayant été soldat, tout en ayant manié autrefois les armes avec délices, je suis parti cette fois-ci

sans en prendre aucune, souriant, confiant, protégé par ma sacoche de samaritain et guidé par la voix intérieure.

* * *

C'est un mercredi soir, le 23 octobre 1912, que j'ai quitté Neuchâtel en compagnie de cinq étudiants bulgares. Leurs noms finissaient tous en *-ev* ou en *-or*, c'était comme un commencement de couleur locale.

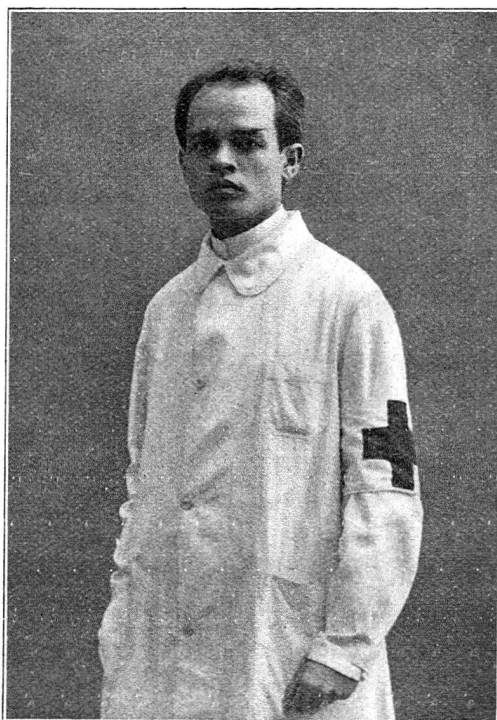
Quel beau et typique voyage, quels vaillants compagnons! Et leur nombre augmentait à chaque grande gare: à l'arrivée nous étions presque une vingtaine, venus de Neuchâtel, de Berne, de Lausanne, de Paris, de Bruxelles, d'Allemagne, de Londres aussi. Cette concentration d'étudiants, représentant plusieurs branches des connaissances humaines, ne pouvait que donner une haute idée de la jeunesse bulgare. On pense involontairement à des abeilles qui, laborieuses et intrépides, volent dans toutes les directions, se risquent très loin et rentrent avec les plus fins des sucres qu'elles emploieront dans l'intérêt de la ruche commune.

Le long voyage, pendant lequel nous sommes restés quatre nuits dans nos souliers, nous éprouvait parfois; j'ai remarqué alors que le meilleur moyen pour combattre le « mal de wagon » était de manger souvent, dans la nuit comme dans la journée; de manger beaucoup, et de ne pas craindre une gorgée de cognac ou de rhum.

A Zurich, deux étudiants en droit, venus de Berne, s'étaient joints à nous. C'étaient des Juifs qui marchaient au combat comme les autres, ce qui m'oblige à parler d'une anomalie. Les Bulgares considèrent les Juifs, qui demeurent dans leur pays, comme des sujets bulgares, mais non pas comme Bulgares, ni comme compatriotes. Cela me semble injuste.

Comment, quelqu'un demeure dans un pays, y reçoit son éducation, en parle la langue, paie les impôts et fait son service militaire; pendant la guerre il court aux armes, risque sa vie et donne son sang, et on ne lui donne pas le même rang civique qu'aux autres? On lui refuse le titre de citoyen! C'est une chose qui ne peut pas durer, et j'aime à penser que le

Une fois à la légation bulgare à Vienne, chacun eut son attaque d'étatisme, en ce sens que personne n'a plus voulu payer son voyage et que tous y sont allés de leur petite requête, dans laquelle ils devaient préciser leur embarras pécuniaire. Alors, quoique je n'eusse rien demandé, mes camarades bulgares ont voulu que je voyage aussi aux frais de l'Etat. Puisque



W. Bonto, samaritain de Neuchâtel,
infirmier volontaire à Sofia, en 1912-1913

jour n'est pas éloigné, où des esprits généreux réussiront à modifier sous ce rapport les lois et l'opinion courante en Bulgarie.

Nous avons perdu 29 heures à Vienne, parce que plusieurs de nos compagnons n'avaient plus de quoi payer la continuation du voyage. Il s'agissait du trajet Vienne-Belgrade, car à partir de cette dernière ville, les chemins de fer étaient militarisés et — partant — gratuits pour ceux qui allaient prendre les armes.

L'Etat c'est eux, ils ont trouvé moyen d'imposer leur volonté. Ils m'ont simplement transformé en Bulgare et parmi tant de requêtes présentées il y en eut une au nom d'un certain Ivan Dobrovolski, natif de Stara Zagora. Traduit en français cela signifie Jean Volontaire, c'est-à-dire moi, et on m'a fait naître à l'endroit où, à cette époque, se trouvait le quartier général. J'eus beau protester, cela ne servit à rien.

Pendant qu'on se trouvait là, je vis

passer un éclair de ravissement dans les yeux de mes frères d'armes: le ministre bulgare venait de recevoir une dépêche annonçant la prise de Kirk-Kilissé et de 50,000 Turcs.

Partis de Vienne le vendredi soir à 10 heures, nous eûmes une nuit agitée à cause du va-et-vient continu des voyageurs dont quelques-uns portaient déjà le manteau à peau de mouton, on regretta les trains suisses qui sont propres et confortables et où l'on peut obtenir de l'eau; enfin nous arrivâmes à Pest samedi matin avant 7 heures. Malgré l'heure matinale on put s'y rafraîchir dans un grand et beau café près de la gare, et ensuite changer de train pour parcourir le reste de ce pays étendu et caractéristique qu'est la Hongrie. Le soir nous descendîmes à Semlin, la dernière ville du territoire hongrois, située en face de Belgrade, et on y soupa. Arrivé dans la capitale serbe, il fallut bivouaquer dans la salle d'attente de II^e classe où l'on dormait tout de même mieux que dans le wagon hongrois en mouvement. Les canapés, suffisamment longs, étaient couverts de cuir noir et un grand poêle brûlait, la salle très haute nous procurait de l'air.

Le dimanche, dans la fraîcheur crépusculaire, à 5 heures du matin, toilette à la fontaine de la gare. Absolument comme dans un camp.

Ce fut à Semlin que j'ai vu et admiré les premiers types de paysans bulgares, se distinguant par leur forte carrure et leur haute taille, maniant tous le fusil, sains de corps et d'esprit, braves, quittant tout pour la guerre, superbes. L'un d'eux, en regrettant de ne pouvoir converser directement avec moi, a poussé l'amabilité jusqu'à dire qu'il aimerait à recevoir mes soins. J'ai protesté.

* * *

Ici j'intercale une lettre où j'ai rendu compte de mes impressions lors de l'entrée dans le pays des alliés.

Train militaire.

Dimanche, 27 octobre 1912.

Dans le domaine des Etats belligérants, l'exploitation des chemins de fer a passé aux mains de l'Etat. A côté des rails se trouvent à intervalles des soldats, du landsturm probablement, car ils ne portent qu'un costume national brun et un fusil ancien modèle. Ils restent là toute la nuit à côté d'un petit feu. Je les ai vus également dans les gares.

La salle d'attente de Belgrade était pleine ce matin. Malgré l'énervement qui était dans l'air, on montait avec ordre (à 7 heures) dans le train. Dans notre wagon il y avait avec nous autres étudiants (*balgarski studenti*), du public qui devait montrer ses billets. On ne nous demande rien. Au contraire, on nous regarde avec un œil ému. Les employés, les militaires, les hommes nous saluent silencieusement. Quand on crie, c'est de notre côté que cela commence. A chaque gare stationne un fort contingent de femmes qui donneraient une note gaie dans les temps ordinaires par leur type, leurs vêtements à couleurs chaudes, mais maintenant... Rien ne saurait décrire l'expression de tristesse, de morne résignation de leurs figures angoissées. On évite de les regarder longtemps pour ne pas perdre courage. Ce sont elles qui nous font donner des fleurs cueillies à la hâte dans un jardin à côté de la gare.

Le train marche avec une lenteur déconcertante. Un étudiant technique dit de 30 à 35 kilomètres. Cela suffit pour ne pas couper toute communication, mais l'organisme nécessaire pour un service régulier manque. Les wagons sont d'un modèle suranné. Les bagages s'y mettent

à gauche et à droite, en haut des fenêtres. Passage par le milieu, fenêtres trop petites, pas de vasistas, pas de cabinet, pas d'eau. Mais des marchands passent dans le train et offrent du pain, des gâteaux, de l'eau, de l'eau minérale ayant mauvais goût, ainsi que du moût. Un tsi-gane habillé en monsieur joue du violon, ou bien il chante en s'accompagnant du violon, une combinaison assez plaisante.

Nous venons de croiser un train allant dans l'autre direction avec quelques blessés qui se tiennent à la fenêtre et nous saluent énergiquement et en souriant. Les braves gens!

Je vois enfin les souliers célèbres du paysan bulgare (*opintski*) qui, composés d'une semelle à bords retournés et d'un assemblage de morceaux de laine autour du pied et de la jambe, permettent de se mouvoir à l'aise par des chemins boueux, tout en donnant à l'heureux porteur la démarche d'un ours. Cela peut être fort pratique, quoique j'aie des doutes sur leur imperméabilité, mais nos idées biscornues ne nous permettraient pas de les adopter dans la vie civilisée, sauf peut-être comme pantouffles qui s'harmoniseraient assez bien avec un coin-de-feu!

Il y a dans notre train une section d'environ 20 hommes, envoyée par la Hongrie. Ce sont, chose étonnante, des soldats. Mais ils appartiennent au service sanitaire et ne portent pas d'armes. Avec eux quelques supérieurs, également en uniforme, mais portant le sabre; des médecins en civil, des sœurs de charité en habits noirs.

Pendant un arrêt nous voyons un autre train avec des blessés, mais quels magnifiques soldats! C'étaient des paysans serbes, à la poitrine large, dans une capote gris-jaune. Il y avait aussi des prisonniers turcs. Le public, enthousiasmé, ne put contenir quelques hurrahs. Un

jeune prisonnier, assis tranquillement, avait l'air hébété. Plus loin un soldat montrait un sabre-baïonnette pris aux Turcs, on y voyait du sang. Le service d'ordre est fait par des soldats du landsturm et quelques gendarmes, mais tous ces gens sont aimables.

En temps de calamité les hommes fraternisent. Xristo Dimitshev, un des étudiants venus de Neuchâtel, a échangé quelques mots turcs avec un Anatolien étendu, se cachant derrière la paroi, et qui se plaignait du froid. Pourtant le climat est doux ici: notre voiture n'est pas chauffée, mais j'ai tout de même changé de pardessus en mettant le plus léger. Du soleil pour finir la journée.

Parmi les types de notre wagon, je nomme un docteur venant des environs de Paris, c'est un Bulgare à l'accent parisien. Il est loin depuis 20 ans et voilà qu'il retourne librement pour offrir ses services. Cela ne lui fera pas de mal, la « civilisation » l'ayant rendu légèrement énérvé. Il y a aussi un Croate, sujet hongrois, qui se joint aux Bulgares comme volontaire. Il y a un gros gaillard de « jardinier scientifique », revenant de l'Allemagne, où il a suivi pendant deux semestres une école d'agriculture qui lui a délivré un diplôme avec *sehr gut* (cela sonne autrement chaud que le froid *satisfaisant* de Neuchâtel). Trop pauvre pour se mettre en route, il avait attendu des jours et des jours. Savez-vous qui lui a procuré l'argent? Le bourgmestre allemand. Celui-ci lui a dit: « Qu'on me le rende ou non, cela m'est égal. Cela me fait plaisir de vous venir en aide dans ces circonstances. »

Zafirov, le gros et bon Zafirov, celui qui a été « révolutionnaire » en Macédoine, a porté pendant un jour une large écharpe aux couleurs bulgares (blanc, vert, rouge) en qualité de kapitan de notre bande

Le rouge de l'écharpe en haut, car nous sommes en temps de guerre. Il voudrait de nouveau aller faire la guérilla, et me semble tout fait pour cela. Détail: avant de partir il a acheté chez Pétremand de forts souliers jaunes au prix de 40 francs. Il les porte avec un pantalon saumur en étoffe anglaise et avec des putneys bruns. C'est lui qui sait le plus de chants bulgares (de ces chants traînants et plaintifs dont je suis friand) et qui entraîne les autres par sa voix mâle et énergique.

Notons encore Demitri Stavov, originaire de Varna, qui représente le troisième type d'étudiant bulgare, celui qui parle anglais. Il a vécu quatre ans en Angleterre et a pris l'extérieur d'un Anglais. L'affluence des voyageurs est énorme. Vers le soir le train se trouve bondé à tel point que, à plusieurs reprises, j'ai préféré la plate-forme de derrière à cette tabagie modèle. Une fois, voulant rentrer, je n'ai pu rejoindre mes camarades et j'ai été obligé de rester près de la porte. En plus, ne nous étant pas suffisamment approvisionnés, la partie Nish-Sofia fut particulièrement dure: pas moyen d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent pendant les arrêts. On remarque parmi les passagers quelques soldats serbes, complètement armés, qui pénètrent avec nous en territoire bulgare.

Pendant ce trajet pénible je m'aperçois que ces paysans, porteurs de peaux de bêtes, appartiennent pourtant à la civilisation européenne. Faute de place dans les filets dont les mesures sont insuffisantes, nous avons déposé du bagage sur le banc, entre autres une valise et là-dessus ma sacoche. Le wagon se remplit de plus en plus, tous les bancs sont occupés et le passage devient impossible. Les nouveaux-venus s'arrangent comme ils peuvent, poussent les bagages, s'y appuient parfois pour ne pas voyager

debout, mais personne ne touche à la sacoche qui, par la Croix-Rouge qu'elle porte, est devenue sacrée.

L'attente.

Après un voyage qui a duré quatre jours et demi nous sommes arrivés à Sofia lundi, 28 octobre 1912, à 6 heures du matin.

Quant à mon séjour en Bulgarie, on pourrait le diviser en 3 actes; 1^{er} acte: l'attente; 2^e acte: à l'*Ulitza Gurko*; 3^e acte: au grand hôpital. La première période, s'étendant jusqu'au 17 novembre, donc pendant 20 jours, fut la plus douloureuse. Il est évident qu'en me risquant ainsi dans un pays totalement inconnu de moi, je me suis attendu à des aventures, mais ce qui m'arriva à Sofia dépassa mon imagination et me semble encore maintenant incroyable: en me présentant à la direction de la Croix-Rouge bulgare j'ai été refusé!

On avouera que c'était fort, car je n'avais aucune exigence, on aurait pu m'envoyer n'importe où, me donner le travail le plus humble, pourvu qu'on m'employât dans l'intérêt des blessés. Je ne demandais aucun salaire.

Tout dans Sofia rappelait la guerre: l'occupation militaire de la gare; les patrouilles de soldats dans les rues; les femmes, devenues balayeuses en l'absence des hommes; le grand nombre de magasins fermés, ce qui en pleine semaine donnait un air de dimanche triste à certaines rues; les jeunes gens qui servaient dans les magasins, parce que leurs aînés étaient partis en guerre; le vacarme épouvantable que faisaient matin, midi et soir les garçons-vendeurs de journaux; les détachements, toujours très forts, qui parlaient; le nombre quelquefois énorme de volontaires qui se promenaient dans la capitale, en attendant le signal du départ;

et au-dessus de tout cela le tambour monotone qu'on entendait en face de la Croix-Rouge et qui, pour entraîner les recrues volontaires, ne semblait posséder qu'une marche, composée d'une strophe, toujours la même, toujours la même:

tromme, tonne tønne, tonne tønne, tonne
tirrrr...

tromme, tonne tønne, tonne tønne, tonne
tirrrr...

O, la mélancolie de se trouver dans cette ville morne, étendue et boueuse, en sachant qu'elle regorgeait de blessés, que je voyais arriver, parfois même porter (car mon hôtel se trouvait vis-à-vis de l'ambulance française) et être obligé d'avoir les bras croisés, être condamné à la plus bête des inactivités!...

Deux de mes correspondants ont critiqué d'une façon si curieuse et si juste l'accueil réfrigérant que j'ai trouvé auprès de ceux qui auraient dû m'encourager sinon me soutenir, que je ne résiste pas à la tentation de citer leurs paroles. Un correspondant russe m'écrivit: «Toutes vos peines me rappellent la Russie; là aussi rien n'est réglé, et pour obtenir quelque chose il faut s'adresser à tous les tribunaux qui existent.» Et je dois à une main bulgare ce qui suit: «Vraiment je ne comprends pas pourquoi on vous fait des obstacles à Sofia. Vous dites que vous aviez à faire avec des vieillards. Et je crois bien qu'ils ne vous comprennent pas, ils sont un peu en retard dans leurs idées et puis ils sont soupçonneux. En Bulgarie tous les jeunes sont en lutte avec les vieux.»

Naturellement je ne me laissai pas décourager, et, en l'absence de toute aide

de la Croix-Rouge bulgare, j'essayai de m'aider moi-même. J'ai couru de tous les côtés: j'étais constamment en route pour aller voir quelque «personnage». J'ai vu des médecins français, portant bonnet blanc; un supérieur d'une école de frères, enfreignant le 8^e commandement; un ambassadeur bourru; un consul; un délégué de la Croix-Rouge; une sœur de médecin méticuleuse; un autre consul; une dame, dirigeant certains travaux dans un hôpital; j'ai même été présenté à une sœur d'un ministre assassiné. J'étais pendant quelques jours en communication télégraphique avec Neuchâtel, où je tenais au courant de mes mésaventures le docteur de Marval qui lui-même était en train de mobiliser pour entreprendre une tournée d'inspection rigoureuse dans les hôpitaux des quatre alliés; j'ai lancé une dépêche à un médecin bulgare qui travaillait à Nova-Zagora.

Cette vie fiévreuse, où le thermomètre de mes espérances a enregistré des écarts considérables, a duré dix jours. Au bout de ce temps j'en avais assez de faire antichambre et ne me suis plus dérangé inutilement. Me reposant sur des lauriers imaginaires, je pris pour me faire rire le titre de «Samaritain errant». Mais je n'avais nullement perdu tout espoir, je ne pensais pas du tout rentrer en Suisse sans avoir mis les mains sur un blessé; j'avais toujours des moyens en réserve, et comme tout vient à point à qui sait attendre, voilà qu'un beau jour un coup de téléphone m'appelle à *Maitshin Dom* auprès du chef de la mission allemande, le docteur Kirschner.

(La suite au prochain numéro.)

